Conseil . . .

Al-Wadi, 23 juillet 1934

Le Haut-Commissaire n'en a peut-être pas besoin, car il le possède déjà, et d'autres que nous le possèdent aussi — il est plus perspicace et plus savant dans les réalités des choses que quiconque pourrait avoir besoin d'une telle indication élémentaire. Mais nous la lui offrons néanmoins, sincèrement, afin qu'il puisse en faire usage, s'il advient que son séjour en Égypte ne lui ait pas permis de saisir les réalités des choses ici, comme il saisit les réalités des choses en Chine. Et afin que d'autres que lui puissent en faire usage également — ceux qui le recherchent et tentent de trouver quelque moyen d'accès à lui, souhaitant faire du lien d'affection entre eux et lui un moyen d'accéder aux couloirs du pouvoir, et une méthode pour s'attirer ses faveurs, et un style de plaidoirie, dans un but que ces desseins révèlent parfois, et dissimulent parfois. Ce but est : rassembler les foules pour les grands et les puissants, et pour les hommes d'autorité, et les emporter sur une vague de cris et d'applaudissements, les poussant à manifester admiration et exaltation, leur arrachant une déclaration de confiance, et leur extorquant une proclamation triomphale et insistante de bonté, dans cette attente. Tout cela est vain — cela ne sert à rien, et ce vacarme ne sert à rien, et l'affaire finit, en dernière analyse, par se réduire à une comédie de bouffonnerie, et un chef-d'œuvre de moquerie — après que l'affaire eut commencé comme une forme de violence, de contrainte, et de servilité imposée.

Et c'est précisément pour cette raison — parmi les choses les plus éloignées de convenir à un homme noble, et de ce qui sied à son sentiment de sa propre dignité et à sa satisfaction du respect véritable des gens envers lui, et de leur estime véritable envers lui, digne de son propre rang ou de sa position — que nous ne savons pas si le Haut-Commissaire a quelque opinion sur cette question tirée de la Chine, ni si l'homme qui nous a parlé de certaines de ces choses en Égypte en a lui-même fait l'expérience, mais ce qui est certain, c'est que cet homme ne considère cela que comme violence, contrainte, et légèreté — et c'est, en dernière analyse, une affaire d'amusement et de plaisanterie. Et rien de tout cela ne change en rien l'opinion des gens ; cela n'ajoute qu'un ressentiment supplémentaire à leur ressentiment, un grief supplémentaire à leur grief, et une fureur supplémentaire à leur fureur.

Les gens s'irritent le plus vivement de la contrainte délibérée, exercée par les fonctionnaires de l'administration, et par les subalternes qui s'agitent parmi eux, les invitant à un rassemblement pour recevoir tel ministre, ou tel grand personnage parmi les dignitaires officiels, car les gens, au fond d'eux-mêmes, n'aiment pas cela et n'y sont pas enclins, et ils tentent de s'y soustraire en fuyant — mais l'administration, les fonctionnaires, et les subalternes se mettent à leur barrer les voies de fuite, allant jusqu'à l'excès dans leur insistance, et déchaînant sur eux un flot de séduction et d'intimidation, jusqu'à les contraindre à ce qu'ils n'aiment pas. Alors, lorsqu'ils se rassemblent, à contrecœur, ils murmurent avec haine, applaudissent dans la tristesse, et manifestent l'amour tandis que leurs âmes sont emplies de dégoût, et proclament la satisfaction tandis que le mécontentement dévore entièrement leurs cœurs — jusqu'à ce que

cette tragédie risible s'achève, et qu'ils retournent parmi les leurs, se moquant de ce qu'ils ont vu et de ce qu'ils ont entendu, et de ce à quoi on les a amenés et de ce qu'on les a fait faire, disant que ce qui est dans les cœurs demeurera dans les cœurs, et que ce qui court sur les langues sera emporté par le vent. Il n'en reste aucune trace — ce ne sont que des paroles dites, puis vite oubliées.

Et ainsi vont aussi les choses en Égypte, depuis que des ministères y existent qui ont besoin d'une apparence extérieure d'approbation, sans jamais parvenir à remporter une approbation véritable et sans mélange. Et ainsi vont aussi les choses en Égypte, depuis que les Anglais ont montré pour la première fois qu'ils s'enorgueillissaient de l'opinion des masses, et appréciaient la confiance des masses. Depuis ce moment, les ministères faibles ont senti qu'il était de leur droit, et du droit de ceux qui demeuraient en poste grâce à eux, de se tromper eux-mêmes d'abord, s'imaginant que les gens étaient contents d'eux, qu'ils avaient des partisans, des adeptes dévoués rassemblés autour d'eux, accueillant leurs membres par des cris et des applaudissements ; puis de s'imaginer, pour les Anglais, qu'ils avaient remporté l'approbation du peuple et la confiance du public, d'une manière qui les qualifierait à faire gouverner le peuple et à régler les affaires du public. Et cela équivaut parfois, en effet, à une tromperie de soi-même, bien que ce soit très rare, ne se produisant que lorsque les ministres sont extrêmement naïfs. Mais ils peuvent se révéler incapables de se tromper eux-mêmes, et se contenter alors de tromper leurs propres partisans parmi les Égyptiens, et leurs amis parmi les Anglais — jusqu'à ce que, lorsque l'heure approche, et que

la lune se fend, et que le décret de Dieu, que nul ne peut détourner, arrive, et que le ministère soit retiré de ses fonctions, il devient clair, et ses partisans se révèlent, et il devient clair, et les Anglais se révèlent, et ils étaient certains auparavant que toute l'affaire n'avait été que violence, contrainte, jeu, plaisanterie, et amusement.

Et peut-être l'exemple le plus vrai de cette tragédie risible fut l'affaire de Sidki Pacha, qui, pendant trois ans et une partie d'une quatrième année, gouverna les Égyptiens par le fer et le feu, et les traita avec violence et contrainte, tout en prétendant pour eux et pour lui-même qu'il les gouvernait avec miséricorde et compassion, et conduisait leurs affaires avec douceur et indulgence. Il prétendait pour eux, pour lui-même, et pour les Anglais, que les gens étaient contents de lui, et l'aimaient, qu'ils le rachèteraient de leur propre âme et de leurs biens, et se jetteraient dans la flamme du feu, et les flots de la mer, pour lui — jusqu'à ce que, lorsqu'il se retira vers lui-même, et vers ses propres alliés et compagnons, rien de tout cela ne se révéla vrai le moins du monde, et il n'en crut rien lui-même. Pourtant les Anglais continuaient de montrer qu'ils y croyaient, dissimulant leur incrédulité ! Ils se proclamaient confiants dans le contentement des Égyptiens à son égard, et se réjouissaient de sa propre confiance dans le ressentiment des Égyptiens envers lui — jusqu'à ce que, le cercle s'étant refermé, la vraie nature de Sidki Pacha devînt claire aux hommes comme aux djinns — qu'il n'avait remporté ni contentement ni amour, qu'il n'avait été assuré que personne n'était satisfait de lui ni ne l'aimait, et avait déclaré dans les journaux anglais que les Anglais eux-mêmes refusaient de négocier avec lui, parce qu'ils savaient que le peuple ne l'approuvait pas, et n'y était pas enclin.

Ce sont là des vérités élémentaires que tout le monde connaît, et dont tout le monde parle, et nous tenons tout particulièrement à ce que le Haut-Commissaire les connaisse — non par comparaison aux seuls ministres égyptiens, mais par comparaison aux Hauts-Commissaires eux-mêmes également. Car Lord Cromer croyait, et les Anglais croyaient avec lui, que les hommes en djellabas bleues l'aimaient, lui faisaient confiance, et se sentaient en sécurité avec lui. Mais lorsque son temps fut écoulé, il devint clair pour lui, et pour les Anglais, que les hommes en djellabas bleues ne l'aimaient nullement — ils ne faisaient que le craindre.

Et Kitchener croyait ce que Lord Cromer avait cru, et Lord Lloyd croyait ce que ses deux prédécesseurs avaient cru. Pourtant la vie des paysans, et des classes cultivées et distinguées, montre toutes qu'ils

n'aimaient aucun de ces hommes le moins du monde — certains d'entre eux craignaient, certains s'amusaient, et certains recherchaient l'avantage le plus proche à portée de main, ni plus ni moins. Ainsi, si quelqu'un prétend au Haut-Commissaire pouvoir lui rassembler des Égyptiens, et lui faire entendre leurs acclamations et leurs applaudissements, et lui montrer leur admiration, leur estime, et leur confiance, alors ce que le Haut-Commissaire ferait le mieux serait d'accueillir tout cela d'un mouvement de tête et d'un haussement d'épaules. Car le peuple égyptien ne fera jamais confiance à un Anglais, et le peuple égyptien ne sera jamais loyal envers un Anglais, quel que soit le cas, et quelles que soient les circonstances, jusqu'à ce que le différend entre l'Égypte et l'Angleterre soit résolu. Le peuple égyptien ne fera non plus jamais confiance à un ministre, et le peuple égyptien ne sera jamais loyal envers un ministre, quel que soit le cas, et quelles que soient les circonstances, jusqu'à ce que le peuple égyptien soit assuré que ce ministre est un démocrate sincère dans sa démocratie, qui ne prend pas le peuple comme moyen d'accéder au pouvoir, mais prend plutôt le pouvoir comme moyen de servir le peuple. Ainsi le Haut-Commissaire pourrait bien être capable d'apprécier à sa juste valeur ce qui s'est passé à Sabriya, et d'apprécier à sa juste valeur ce qui se passera dans d'autres villages et domaines que Sabriya. Le plus grand bien, la plus grande aisance, la plus grande diligence, et la vérité la mieux adaptée à la propre dignité du Haut-Commissaire, et à la dignité de la Grande-Bretagne, seraient que le Haut-Commissaire ne songe pas du tout à visiter des villages et des domaines, jusqu'à ce que les choses soient arrangées entre les Égyptiens et les Anglais, et jusqu'à ce que les Égyptiens deviennent véritablement libres dans leur propre pays — et alors le représentant de la Grande-Bretagne verra comment les Égyptiens reçoivent leur hôte, sincères et véridiques, ni craintifs ni frivoles.

Taha Hussein

Al-Wadi, 23 juillet 1934.